

〈2009年度春季講演〉

« Genèse d'un épisode en trompe-l'œil : les après-midi chez la duchesse de Guermantes dans *La Prisonnière* »

Pierre-Edmond ROBERT

Conférence à l'Université de Kyoto, 21 avril 2009

Matins, matinées, après-midi : les journées de La Prisonnière

La matinée qui ouvre *La Prisonnière*, c'est-à-dire le réveil du narrateur prolongé par les heures qui suivent, est un retour à celle qui, après la nuit de l'ouverture de la *Recherche*, conclut « Combray » : « [...] par ce pâle signe qu'avait tracé au-dessus des rideaux le doigt levé du jour¹⁾. » Ce premier matin est repris dans le paragraphe de conclusion d'« Un amour de Swann », mais avec dans le rôle du narrateur Swann, « une heure après son réveil²⁾ ». La matinée qui commence là où s'achèvent les deux premières parties de *Du côté de chez Swann* revient dans le cycle des jours de la *Recherche du temps perdu* : d'abord dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, dont la dernière scène est, paradoxalement, un lever de rideau, puisqu'on y voit Françoise ouvrir à midi les rideaux de la chambre du narrateur, laissant entrer « le jour d'été³⁾ ». La suite est formée par le premier paragraphe de *Guermantes I*, qui commence par : « Le pépiement des oiseaux⁴⁾ ». Ce « réveil en musique », écrira ensuite Proust au début de *La Prisonnière*⁵⁾, comme « au régiment », ainsi qu'il l'avait noté dans les brouillons du Cahier 50, est repris dans la suite de *Guermantes I* par celui du narrateur dans l'hôtel de Doncières où il est descendu après avoir passé la nuit de son arrivée dans la caserne de Saint-Loup. Il s'éveille d'un sommeil (de soldat) de plomb, non dans une des « chambres d'été », mais dans une des « chambres d'hiver », selon l'opposition présentée dans l'ouverture de la *Recherche du temps perdu*⁶⁾ :

Quand j'avais fini de dormir, attiré par le ciel ensoleillé, mais retenu par la fraîcheur de ces derniers matins si lumineux et si froids où commence l'hiver, pour regarder les arbres où les feuilles n'étaient plus indiquées que par une ou deux touches d'or ou de rose qui semblaient être restées en l'air, dans une trame invisible, je levais la tête et tendais le cou tout en gardant le corps à demi caché dans mes couvertures [...]⁷⁾

Le chapitre deuxième de *Guermantes II*, dont le premier des sous-titres est « Visite d'Albertine », débute par une nouvelle ouverture :

« Genèse d'un épisode en trompe-l'œil : les après-midi chez la duchesse de Guermantes dans *La Prisonnière* »

Bien que ce fût simplement un dimanche d'automne, je venais de renaître, l'existence était intacte devant moi, car dans la matinée, après une série de jours doux, il avait fait un brouillard froid qui ne s'était levé que vers midi. Or, un changement de temps suffit à recréer le monde et nous-mêmes⁸⁾.

L'ouverture de *La Prisonnière* de même que celles des différentes journées qui la composent reprennent de telles notations sur la saison, l'humeur du narrateur à son réveil, au diapason du temps qu'il fait : « Dès le matin, la tête encore tournée contre le mur et avant d'avoir vu, au-dessus des grands rideaux de la fenêtre, de quelle nuance était la raie du jour, je savais déjà le temps qu'il faisait⁹⁾ ». Enfin, une nouvelle reprise du thème ouvre *Le Temps retrouvé*, avec la description de la chambre du narrateur à Tansonville, déjà évoquée dans l'ouverture de la *Recherche du temps perdu*¹⁰⁾.

La matinée, cadre chronologique et thématique des saisons et des jours de la *Recherche*, est une autre composante de l'architecture du roman. Pour *La Prisonnière*, comme pour *Guermantes I et II*, elle fournit un nouveau point d'appui, permet un nouveau départ. Elle est un des piliers de l'œuvre, selon l'expression employée dans *Le Temps retrouvé* par le narrateur-auteur, dont le roman, construit « comme une église », risque aussi de rester inachevé ainsi que tant de grandes cathédrales¹¹⁾. Sa construction peut faire encore penser aux réalisations de l'architecture métallique du temps de Marcel Proust : celle-ci, avec de nouveaux matériaux, renouvelle les principes de l'art gothique. Comme les ponts cantilever à travers un estuaire, *À la recherche du temps perdu* avance dans un porte à faux que compensent et équilibrent les poutrelles entrecroisées d'un pilier à l'autre, surajoutées et rivetées au fur et à mesure de sa construction, et dont la structure, visuellement logique, est aussi toute la forme.

Dans *La Prisonnière*, cette structure est également tout le contenu. La première ébauche continue de cette partie de la *Recherche*, figurant dans les brouillons du Cahier 71, appelé « Dux » par Proust, est un récit à l'imparfait, dit de répétition, mode « itératif » (rapportant des événements ayant eu lieu nombre de fois), selon le terme popularisé par Gérard Genette qui l'oppose au « singulatif » (rapportant des événements n'ayant eu lieu qu'une seule fois).

Finalement, Proust a structuré *La Prisonnière* en journées ou séries de journées, présentées du matin au soir. On compte sept matins, mais non véritablement six matinées, puisque celle de la sixième journée n'est pas développée, ni encore moins sept journées comme on l'a dit parfois, puisque le récit du dernier matin de *La Prisonnière* s'interrompt avec l'annonce du départ d'Albertine¹²⁾. En réalité, il y a cinq journées principales¹³⁾, la dernière se prolongeant le lendemain par une sixième journée accolée à la précédente et s'achevant par l'annonce au matin suivant du départ d'Albertine¹⁴⁾.

« Genèse d'un épisode en trompe-l'œil : les après-midi chez la duchesse de Guermantes dans *La Prisonnière* »

Le salon de la duchesse de Guermantes, lieu emblématique des premières fois de la Recherche du temps perdu.

J'avais proposé lors du colloque « Proust sans frontières » qui s'était tenu à Kyoto (puis à Tokyo) en septembre 2003¹⁵⁾ de classer les romans d'apprentissage selon les trois axes de leur objet didactique : la durée, les conditions et les résultats de l'apprentissage. J'avais rappelé que la durée de ces apprentissages romanesques variait de l'enfance à l'adolescence des héros, incluant ou non la totalité de leur jeunesse, leur entrée dans l'âge adulte, voire le moment où ils atteignent la maturité, comme le Wilhelm Meister de Goethe et le Frédéric Moreau de Flaubert. Les conditions présentées dans ces romans sont celles de la société du temps, du moment historique, du type d'apprentissage : l'*Émile* de Rousseau, *Manon Lescaut* de l'Abbé Prévost, *Illusions perdues* de Balzac en sont des exemples qui précèdent la *Recherche du temps perdu*. Les résultats de l'apprentissage se mesurent selon le chemin parcouru par le héros, l'expérience acquise ou au contraire les désillusions, voire les échecs accumulés. À la *recherche du temps perdu* contient tous les traits génériques des romans d'apprentissage : un roman fait d'une série d'initiations, de premières fois.

Venise est conjointement avec le salon de la duchesse de Guermantes le lieu emblématique des premières fois de la *Recherche du temps perdu*. Venise est mentionnée dès l'ouverture de la *Recherche du temps perdu*, comme un de ses lieux privilégiés. Plus tard, la présence d'Albertine, « prisonnière » chez lui, empêche le narrateur de se rendre à Venise dont il rêve depuis l'enfance. C'est ainsi que le voyage à Venise est sans cesse différé : le narrateur est empêché d'aller à Venise en raison de sa jalousie vis-à-vis d'Albertine, puis inversement en raison du départ de celle-ci.

Il en est de même pour l'entrée du narrateur dans le salon de la duchesse de Guermantes. Après nombre de tentatives infructueuses, auprès de Robert de Saint-Loup¹⁶⁾, puis grâce à Mme de Villeparisis, le narrateur est convié à un dîner chez les Guermantes¹⁷⁾. Il devient un de leurs familiers.

Dans *La Prisonnière*, tous les après-midi, le narrateur sort de chez lui. « Mais déjà la journée finissait », précise-t-il au cours de la première journée de *La Prisonnière* : « [...] j'avais encore le temps de m'habiller et de descendre demander à ma propriétaire, Mme de Guermantes, des indications pour certaines jolies choses de toilette [...]»¹⁸⁾. Pour se rendre chez la duchesse de Guermantes, il lui suffit, depuis que sa famille est venue habiter dans une aile de l'hôtel de Guermantes¹⁹⁾, de traverser la cour de son hôtel. Dans *La Prisonnière*, ces visites sont devenues quotidiennes et le narrateur ne va chez la duchesse que parce que « [...] c'était plus commode pour lui demander longuement les renseignements désirés par Albertine²⁰⁾ », renseignements qui concernent les robes et les peignoirs de Fortuney que le narrateur veut offrir à Albertine.

Outre les toilettes de la duchesse, le narrateur relève les particularités de sa prononciation et de son vocabulaire « terrien et quasi paysan ». Lors d'une de ces visites, l'évocation d'une soirée ancienne (et de la robe rouge que la duchesse y portait) déclenche le rappel de l'échec de la

candidature du duc de Guermantes à la présidence du Jockey Club, où on lui a préféré, en raison, semble-t-il, du dreyfusisme de la duchesse de Guermantes, M. de Chaussepierre, le bien nommé, puisqu'il est depuis lors un caillou particulièrement irritant dans la chaussure du duc de Guermantes²¹ !

Les après-midi chez la duchesse de Guermantes occupent dans le texte imprimé treize pages²². Dans les cahiers de brouillons, ils ne figurent que sur deux versos du Cahier 53 (cahier de brouillons, rédigé en 1915). Ces deux pages n'évoquaient guère que la raison poussant le narrateur à se rendre chez Mme de Guermantes. Dans l'économie du roman, elles permettent d'introduire le motif Fortuny, avant son développement dans la suite du récit²³. Tout le reste est le fruit d'ajouts dans le Cahier VIII (cahier de mise au net, rédigé entre 1916-1917, pour la rédaction principale, et 1921, pour les additions qu'il contient) et dans les dactylographies, datant de 1922, de *La Prisonnière*.

Dans le Cahier VIII, une première addition marginale au folio 19 recto introduit donc l'épisode et explique la situation à ce moment-là du récit et plus précisément l'image de la duchesse de Guermantes, à la fois passante anonyme et incarnation des mythes aristocratiques.

Du folio 20 recto jusqu'au folio 24 recto du Cahier VIII, une série d'ajouts décrivent les toilettes de la duchesse, et deux paperoles, l'une au folio 25 recto, l'autre au folio 26 recto, cette dernière faite de fragments, la prononciation de Mme de Guermantes. Une dernière addition marginale, au folio 27 recto, conclut le récit des visites et sert, comme la première addition, de transition avec le reste de la narration.

Le caractère répétitif des visites du narrateur à la duchesse de Guermantes, souligné dans le Cahier VIII, a été transformé par l'adjonction manuscrite sur les dactylographies du récit de l'élection manquée du duc de Guermantes à la présidence du Jockey Club. Dans la première de ces dactylographies, une longue paperole collée au folio 37, annonce cet épisode particulier, à la manière des feuilletonistes du XIX^e siècle, interpellant leurs lecteurs :

Ce qui est extraordinaire, c'est que de cette soirée, en somme pas si ancienne, Mme de Guermantes ne se rappelât que sa toilette et eût oublié une certaine chose qui cependant, on va le voir, aurait dû lui tenir à cœur²⁴.

L'épisode décrit, l'addition se termine par : « Je sentais que cela allait se gâter et je me remis précipitamment à parler robes²⁵ » Elle s'achève sur un verbe au passé simple. Le passage au récit événementiel dans le passé est ainsi effectué. Il se trouve complété par l'inclusion dans la dactylographie suivante de l'épisode dans la première des journées de *La Prisonnière*, grâce à un présent de narration, lui-même articulé sur un passé simple : « Aussi l'après-midi dont je parle et où je rappelai à Mme de Guermantes la robe rouge qu'elle portait à la soirée de sa cousine [...] »²⁶ »

C'est ainsi que les après-midi, répétitifs dans leur déroulement habituel, se condensent autour

d'un après-midi unique, cet après-midi dont parle le narrateur, prélude à un numéro d'illusionniste, tellement sûr de son métier, qu'il ne se préoccupe pas d'en dissimuler les ficelles.

Dans cette même dactylographie, la dernière, une autre série d'additions parachève la transformation, faisant des après-midi un après-midi particulier, et multipliant les personnages. Car M. de Bréauté, « toujours là à cette heure », participe maintenant à une conversation avec le duc de Guermantes. Proust ajoute aux répliques de ce dernier son « *bel et bien* » cocasse, conséquence linguistique, pour lui, de l'affaire Dreyfus — puisqu'il n'employait pas cette expression auparavant. En repassant de la fiction à la vie, une lettre de Gaston Gallimard à Marcel Proust du 8 septembre 1921 date cette réplique. Dans cette lettre, Gaston Gallimard, informé de l'intention de Proust de donner aux *Œuvres libres*, sorte d'ancêtre des collections « de poche » à bon marché, qui se présente sous la forme d'une revue mensuelle au format de livre, aux Éditions Fayard, revue qui publie des nouvelles ou des extraits inédits, un long extrait de *Sodome et Gomorrhe*, celui-ci lui écrit :

Oui je regrette que vous ayez accepté une telle proposition. Les « Œuvres libres » sont, bel et bien, un volume déguisé (même format — même apparence — même prix — même mise en vente)²⁷⁾.

Gallimard tente de prouver à Proust que les 10 000 francs qu'il recevra de Fayard pour figurer dans ce « recueil de kiosque et de gare » correspondent, en raison d'un tirage de 40 000 exemplaires, à « des droits d'auteur dérisoires », en comparaison de ceux qu'il perçoit sur les volumes publiés à la N.R.F.²⁸⁾

Proust a dû retenir le « bel et bien », de son éditeur. En contrepoint des expressions compassées de M. de Norpois, citées dans cette même conversation chez les Guermantes, ce « bel et bien » familier et pléonasmatique figure dans le discours du duc de Guermantes, révélant ainsi son irritation et son embarras, que souligne encore son exclamation exaspérée : « Les femmes n'entendent rien à la politique [...] »²⁹⁾.

Enfin, une nouvelle paperole et des ajouts à la première et à la troisième des dactylographies de *La Prisonnière*, enchaînent sur un autre moment habituel des visites du narrateur chez les Guermantes qui se poursuivent au-dehors, dans la cour de leur hôtel. En repartant, le narrateur y rencontre M. de Charlus et Morel se rendant chez Jupien « prendre le thé » :

Comme je tâchais autant que possible de quitter la duchesse avant qu'Albertine fût revenue, l'heure faisait souvent que je rencontrais dans la cour, en sortant de chez Mme de Guermantes, M. de Charlus et Morel qui allaient prendre le thé chez... Jupien, suprême faveur pour le baron ! Je ne les croisais pas tous les jours mais il y allaient tous les jours³⁰⁾.

Quelles conclusions tirer de notre analyse de la genèse de ce passage ? D'abord une nouvelle mise

en évidence du mode d'écriture de Proust : les après-midi chez la duchesse de Guermantes, motif peu remarqué de *La Prisonnière*, à peine esquissé dans les premiers brouillons, puis nourri d'additions qui, dans les versions successives, et de l'intérieur de celles-ci, connaît un développement significatif auquel l'artifice romanesque donne l'illusion de la réalité et fait de quelques fragments de dialogue, d'abord résumés en style indirect, des conversations animées dans une réunion mondaine en trompe-l'œil.

L'expansion de l'épisode poursuit des fins multiples : non seulement il introduit le motif Fortuny, mais il présente aussi « en situation » un autre exemple des mille conséquences futilles de l'Affaire Dreyfus. Ensuite, il apporte un nouvel éclairage au cadre temporel qui est celui de la première journée de *La Prisonnière*, les après-midi complétant celle-ci. Enfin, on y reconnaît le mouvement dialectique opposant le moment unique et la répétition des jours, des semaines, des saisons qui structurent *La Prisonnière*, et que surmonte et dépasse la synthèse du singulier et du multiple, des premières fois et de toutes les autres.

Notes

- 1) Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, éd. sous la dir. de Jean-Yves Tadié, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1987-1989 et suivantes, 4 vol., I, 184. (Toutes les autres références à cette édition figurent avec leur seule pagination.)
- 2) I, 375.
- 3) « Et tandis que Françoise ôtait les épingles des impostes, détachait les étoffes, tirait les rideaux, le jour d'été qu'elle découvrait [...] dans sa robe d'or. », II, 306.
- 4) II, 309.
- 5) III, 519
- 6) I, 7.
- 7) II, 387, 388.
- 8) II, 641.
- 9) *Incipit* de *La Prisonnière*, III, 519.
- 10) IV, 275 ; voir I, 7.
- 11) IV, 610.
- 12) III, 915. Pour les journées de *La Prisonnière*, voir P.-E. Robert, Notice de *La Prisonnière*, III, 1678 (éd. de 2006).
- 13) Première journée (et après-midi chez la duchesse de Guermantes) : III, 519-589 ; deuxième journée : III, 589-623 ; troisième journée (et soirée Verdurin) : III, 623-862 ; quatrième ensemble de journées : III, 863-889 ; cinquième journée : III, 889-904.
- 14) Sixième journée : III, 905-911 ; septième matin : III, 911-915.
- 15) « Les Apprentissages de la *Recherche du temps perdu*. Le cœur, l'esprit et le corps » (Colloque « Proust sans frontières », Kyoto, 19 septembre 2003), *Études de Langue et Littérature Françaises*, Université de Kyoto, vol. XXXV, 2004.
- 16) II, 398.
- 17) II, 709.

- 18) III, 540. Il s'agit d'une addition marginale au folio 19 r° du Cahier « au net » VIII : c'est le début du développement (tardif, puisque postérieur à l'écriture de ces cahiers « au net » dans les années 1916-1917) de cet épisode chez la duchesse de Guermantes.
- 19) Voir *Le Côté de Guermantes I*, II, 315.
- 20) III, 541.
- 21) III, 548-551.
- 22) III, 540-553.
- 23) Comme Kazuyoshi Yoshikawa l'avait noté dans sa thèse, « Étude sur la genèse de *La Prisonnière* d'après des brouillons inédits », Paris IV, 1976.
- 24) III, 547 ; addition manuscrite à *Dactyl. 1*, signalée en *var. b.*, III, 1709.
- 25) III, 551 ; fin de l'addition, voir *var. a.*, III, 1710.
- 26) III, 549.
- 27) Marcel Proust-Gaston Gallimard, *Correspondance 1912-1922*, éd. Pascal Fouché, Gallimard, 1989, p. 385.
- 28) Proust, qui aurait pu, pour l'occasion, citer en réponse le proverbe : « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras », n'en publia pas moins « Jalousie » (extrait de *Sodome et Gomorrhe*) et « Précaution inutile » (extrait de *La Prisonnière*) dans *Les Œuvres libres*. Outre les droits (10 000 francs) qui lui étaient versés en totalité dès la publication, ce qui n'était pas le cas à la N.R.F., Proust trouvait son intérêt, et pas seulement financier, à voir ses œuvres disponibles dans les « kiosques » et les « gares » où elles pouvaient toucher, du moins le souhaitait-il, un public plus large. Nul doute qu'il ait voulu recommencer l'opération avec les volumes suivants, et d'abord avec *Albertine disparue*. Si les corrections apportées au dactylogramme de ce volume ne prouvent pas qu'il le préparait dans ce seul but, rien ne permet cependant d'écarter cette hypothèse (voir A. Chevalier, Notice d'*Albertine disparue*, « Les dactylogrammes », IV, 1028-1033 — éd. de 2006 et, pour la thèse contraire, Nathalie Mauriac Dyer, article « Précaution inutile » dans A. Bouillaguet et B. G. Rodgers (sous la dir. de) *Dictionnaire Marcel Proust*, Champion, 2004, p. 792).
- 29) III, 551
- 30) III, 553. Paperole figurant dans le Catalogue Christie's du 29 novembre 2002. Voir *var. a.*, III, 1710 (éd. de 2006).